

Alain ZABULON

La Rosière du lagon

une blessure intime

Pour ma petite fille Sasha
née le 9 février 2021

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Alain ZABULON

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chère lectrice, cher lecteur,

Le livre que vous venez d'ouvrir est un roman, une fiction. Ne cherchez pas où se situe la commune de Cramiac l'Eglise, elle n'existe que dans l'imagination de l'auteur. Il en va de même pour tous les personnages. Selon la formule consacrée, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement fortuite.

La région de l'Entre-deux-mers, qui, elle existe bien, se situe au cœur de la Gironde, entourée de la Dordogne au nord, et de la Garonne au sud. C'est entre cette belle région de vignobles, de vallons et de coteaux, et la Nouvelle-Calédonie, le plus beau lagon du Pacifique, que s'est joué l'incroyable destin de Jérôme Paradis...

Allongé dans un fossé humide et glacial, la tête vide et le corps fracassé par la violence de la chute, Jérôme Paradis gît, immobile. Sa Harley, un roadster de la dernière génération bloque sa jambe sous le pot d'échappement dont la température lui inflige une brûlure insoutenable. Son dos le fait terriblement souffrir mais il se dit que s'il sent la brûlure sur son mollet, c'est bon signe. Avec un peu de chance, la colonne n'est peut-être pas touchée. C'est déjà ça !

Sa femme lui avait bien dit qu'à soixante-cinq ans, il n'était pas raisonnable de jouer à Easy Rider sur cette foutue moto qui, en plus a coûté une fortune. Peine perdue ! Comme d'habitude, Jérôme Paradis n'en n'a fait qu'à sa tête.

-ça fait quarante ans que je roule en bécane ma chérie a-t-il tenté de la rassurer en refermant l'ordinateur où il admirait le dernier né des monstres américains, un bestiau massif, court sur roues, chromes étincelants, avec un guidon rappelant les cornes d'un taureau d'Andalousie.

-Je vais la prendre en rouge, qu'est-ce que tu en penses Sandra ?

-Je n'en pense rien, si ce n'est que le rouge ça fait petit frimeur de banlieue et franchement à ton âge, et avec la fonction que tu vises, aller en Har-

ley à la mairie ça ressemble à quoi ? Je te rappelle que tu te présentes aux élections.

-Et bien les habitants de Cramiac l'Eglise s'habitueront à voir arriver le maire en Harley voilà tout! Et je te rappelle que c'est toi qui m'as poussé à me présenter. Moi j'ai rien demandé.

-Et moi je te rappelle que cette élection tu ne l'as pas encore gagnée et que rouler en Harley dans le bourg de Cramiac ça a tout du grand bourgeois qui étale son fric et qui cherche à épater les filles. Non mais franchement ! Pour attirer les voix des bobos écolos qui se déplacent tous à vélo avec leur marmot sur le porte bagage, tu n'as pas trouvé mieux ?

-Mais qu'est-ce que tu es vieux jeu ma chérie ! Et puis les bobos écolos qui viennent de la ville pour nous emmerder à la campagne, de toute façon, ils ne voteront pas pour moi. Alors...

Sandra avait haussé les épaules et tourné les talons, filant vers sa cuisine où mijotait un pot au feu dont les effluves montaient jusque dans les chambres de la grande bâtisse qui abritait la famille Paradis.

-De toute façon, tu ne m'écoutes jamais ! Alors va-t'acheter ta bécane de crâneur si ça t'amuse.

Jérôme a déposé un baiser dans le cou de son épouse. C'est le signe qu'il veut éviter une chamaillerie avec celle qui partage sa vie depuis trente ans et qu'il aime comme au premier jour. A ce rituel du baiser de la réconciliation, Sandra fait mine de se dérober avant de poser une main furtive et douce sur les joues mal rasées de son homme.

-Va donc acheter le pain au lieu de regarder des photos de motos !

-Bien chef, tes désirs sont des ordres et t'obéir est mon plus grand bonheur, lâcha le motard du dimanche d'un ton mielleux, s'attirant un nouveau haussement d'épaules.

-Si seulement c'était vrai, répondit-elle de sa voix douce, tout en rajoutant d'une main précise une pincée d'épices pour relever le plat familial qui prenait vie et saveur sur le grand fourneau et sous les gestes experts de la maîtresse de maison.

Les images qui défilent dans le cerveau abimé de Jérôme dont le corps n'est que douleur, lui rappellent cette vie agréable qu'il déroule avec bonheur depuis des années aux côtés de Sandra qui

lui a donné deux filles qu'il adore et qui vouent à leur père une intense admiration.

Seul, vautré au fond de ce fossé rempli de ronces et d'épines qui traversent son blouson et entaillent ses chairs, Jérôme Paradis réalise qu'il risque d'attendre de longues heures avant qu'une voiture ne passe sur cette petite route parsemée de nids de poule. Elle relie la mairie de Cramiac à sa belle propriété, juste à la sortie de la commune à deux kilomètres.

Comment a-t-il pu louper ce virage qu'il connaît par cœur et qu'il prend tous les jours en voiture, en moto et même à vélo, lorsque l'envie lui prend, le dimanche matin, de faire un peu d'exercice ?

Le corps engourdi, Jérôme Paradis perd progressivement conscience. Le noir envahit son esprit et jette un voile épais sur la boîte à souvenirs qui s'ouvre et défile à toute vitesse, dit-on, juste avant le grand saut. Mais personne n'est revenu pour en témoigner, se dit-il.

-Il faut que je reste éveillé murmure Jérôme dans le noir silence de cette campagne de l'Entre-deux-Mers, ce pays où il est venu poser ses valises après avoir grandi dans sa Nouvelle-Calédonie natale. Il est bien loin le caillou du Pacifique, cette longue bande de terre qu'il porte dans son

cœur et qui lui a infligé la plus terrible des épreuves dans les années quatre-vingt.

Brusquement, il revoit les images du lagon dont les couleurs jouent et se mélangent selon l'humeur du ciel, les plages de sable chaud, les paysages escarpés de la côte Est. C'était les années soleil, celles de la jeunesse et de l'insouciance, juste avant l'enfer dans lequel l'a jeté le premier amour de sa vie. Il revoit les images de son procès et se souvient des paroles définitives de l'avocat général, requérant une peine exemplaire pour ce meurtre abject. Il voit défiler les murs de sa cellule, humide et crasseuse. Il a gardé dans son cerveau l'odeur de sueur de ses compagnons d'infortune, et le souvenir des pattes griffues des rats qui courent sur ses jambes. Il se souvient de ses hurlements, déchirant le cœur de la nuit pour rompre une interminable solitude.

-Mais pourquoi je me mets à penser à ces conneries ? Tout ça c'est du passé !

Il faut que j'ouvre les yeux, il faut que je crie. J'veis quand même pas crever sur cette route de merde à huit cent mètres de la Cambuse !

C'est le nom qu'il a donné à la grande propriété qu'il a achetée en 1995 à un riche viticulteur de la région, pour offrir à son épouse le nid douillet et

spacieux de ses rêves. C'est là qu'ont grandi, gambadé, crié, joué, ses deux filles Amandine et Géraldine.

-Si je meurs, je ne connaîtrai jamais mes petits enfants! Jérôme sert les poings et s'efforce d'écarter les yeux pour ne pas s'évanouir.

A 23h11 ses paupières se ferment. Les derniers souvenirs le quittent, ceux de la campagne électorale mouvementée qu'il vient de mener.

Voilà qu'en cette soirée pluvieuse d'un dimanche électoral de mars, il est allé se vautrer comme un motard débutant sur cette route que le maire n'a jamais voulu faire entretenir, faute d'argent disait-il.

-Je vais lui faire un procès à cet enfoiré ! avait-il l'habitude de pester lorsque la roue avant de sa puissante Harley tressautait sur les cratères provoqués par les pluies du printemps.

Il est trop tard. Jérôme Paradis sent la vie le quitter inexorablement. Résigné, il accepte son sort et ferme les yeux.

CHAPITRE 1 CANDIDAT !

Trois mois plus tôt...

-Jérôme, il n'y a que toi qui peux nous débarrasser de Bertonnou. Son deuxième mandat est un désastre. Il n'écoute plus personne, il se comporte comme un autocrate et en plus il est en train de couler les finances de la commune.

-A ce point-là ?

-Oui Jérôme, la situation est vraiment grave. On ne peut pas laisser le village aux mains de cet incapable. Je peux te constituer une liste pour les élections avec des gens qui sont prêts à te suivre parce que tu es connu et respecté à Cramiac.

-Mais Hervé, je n'ai aucune envie d'être maire. J'ai soixante-cinq piges, je m'apprête à céder les parts de mon cabinet comptable à mon associé et avec mon petit magot, j'ai l'intention de partir sillonner les routes du Sud-Ouest avec ma bé-

cane. Au fait je t'ai dit que je viens d'acheter la dernière Harley ? Tu sais c'est le modèle...

-Arrête tes conneries Jérôme, la situation est grave. Tu prends la mairie en mars et l'été suivant tu vas faire le biker sur ta Harley si ça te chante. Mais tu commences d'abord par sortir Bertonnou de l'hôtel de ville avant qu'il ait fini de couler le village.

-Jérôme Paradis, mains dans les poches et les yeux rivés sur ses chaussures poussa un long soupir.

-Bon Dieu, mais est ce que j'ai une tête à être maire Hervé ?

-Et est-ce que moi j'ai une tête de danseuse étoile bordel !

Entre les deux hommes, les liens d'amitié étaient faits de ces cordes robustes qui servent à amarrer les navires par gros temps. Entre le calédonien, fils de caldoche¹ qui avait atterri dans l'Entre-deux-Mers dans les années quatre-vingt-dix, et le breton, exilé volontaire qui avait fui les frimas du Finistère pour les verdoyants coteaux d'Aquitaine, c'était à la vie à la mort.

¹ Descendants des européens arrivés en Nouvelle Calédonie à partir de 1853, année de la prise de possession du territoire par la France.

Hervé le Quellec avait posé ses valises à Cramiac l'Eglise au début des années deux mille à la suite d'une rupture familiale qui l'avait profondément affecté, le poussant à s'exiler loin de sa Bretagne natale. C'était un point commun qu'il partageait avec Jérôme Paradis, qui lui-même avait quitté sa Calédonie dans des conditions tragiques et qu'il n'avait partagées qu'avec celui qu'il appelait le Breton, parce que lui disait-il, t'es têtue comme une bourrique. Hervé le Quellec avait créé une petite entreprise de travaux publics qui tournait aussi rondement qu'un manège de fête foraine. En cette période d'avant élections, les élus étaient pris d'une frénésie d'inaugurations de ronds-points, de salles polyvalentes, de centres sociaux et d'écoles flambant neuves aux dernières normes environnementales. Le carnet de commandes de l'entreprise le Quellec Travaux et Compagnie n'avait plus assez de pages pour engranger les innombrables demandes de chantiers, à honorer séance tenante. Le breton s'était finalement résolu à embaucher un ouvrier supplémentaire malgré le poids des charges sociales contre lesquelles il passait son temps à pester au bar des Sportifs, le troquet favori des deux compères, juste à côté de la mairie.

-Je veux bien embaucher mais ces foutues charges me coûtent une fortune, sans parler des jeunes qui ne veulent plus rien foutre se lamentait il auprès de son complice. Le cabinet d'expert-comptable de Jérôme fournissait de temps à autre, un coup de main à son ami, définitivement en froid avec les chiffres, surtout pour les calculs de charges.

- J'ai vraiment l'impression de ne bosser que pour l'Etat, grognait-il à chaque fois que Jérôme lui expliquait les subtilités des calculs de l'URSSAF, dont la seule vue des six lettres sur un imprimé Cerfa le mettait en transes.

Mais pour l'heure, le but de guerre que l'opiniâtre breton s'était assigné était de faire entrer son ami Jérôme à l'hôtel de ville. Celui-ci n'entrevoyait l'avenir qu'en jeune retraité inactif, juché sur sa Harley en tenue de rocker, jean serré et veste à franges, à sillonner les routes sinueuses de Gironde.

C'est à force d'amicales pressions et de coups à boire engloutis dès onze heures au bar des Sportifs que Jérôme Paradis avait fini par céder aux supplices de son ami Hervé qui avait, sans vergogne aucune, utilisé l'arme de la dernière chance.

-Figure toi que lorsqu'on a diné chez toi dimanche dernier, j'en ai touché un mot à Sandra.

-Quoi, tu as dit à Sandra que tu me voyais maire de Cramiac ??

-Ouais mon gros, et tu sais ce qu'elle m'a répondu?

-Ah oui j'aimerais bien le savoir !

-Qu'elle serait très fière d'être l'épouse du maire et que de toute façon tu étais le meilleur.

-Espèce de crapule, tu sais me flatter hein ! avait répliqué le candidat malgré lui en envoyant une bourrade à son compagnon de bar.

-René, remets-nous ça s'il te plait ça s'arrose ! avait claironné Hervé sur l'air triomphal de celui qui vient de remporter une victoire décisive.

-Ah bon et qu'est ce qu'on arrose ?

-Jérôme est candidat à la mairie.

-Pas possible ! Alors dans ce cas c'est ma tournée les gars, parce que franchement Jérôme, si tu arrives à nous débarrasser de ce bon à rien de Ber-tonnou, ça fera du bien au village !

-Et mais attendez les gars, j'ai pas encore donné mon accord ! C'est quoi ce traquenard ?

-Allez allez arrête de faire ta coquette Jérôme, y a que toi pour virer ce nuisible avait tranché le gros

René, débardeur rayé et casquette jaune du Tour de France vissée à l'envers.

- Figure-toi que ce drôle s'est mis en tête d'augmenter la redevance que je paye à la mairie pour occupation du domaine public. Il veut tuer le petit commerce ce bon à rien !

-Ah bon s'était indigné Roger, un fidèle client dont la consommation de rosé faisait à elle seule une bonne partie du chiffre d'affaires de l'estaminet le plus couru de Cramiac.

Le bar du gros René était devenu le repère de tous ceux, et ils étaient nombreux, à vouloir bouter le Bertonnou hors de l'hôtel de ville. Et s'ils avaient pu, ils l'auraient volontiers raccompagné aux portes de Cramiac l'Eglise, petite bastide historique du treizième siècle, nichée au cœur de l'Entre-deux-Mers, cette région de vignobles et de coteaux, enchâssée entre Dordogne et Garonne.

Le gros René, surnom qu'il devait à une prééminence ventrale dont il était très fier, régnait sur son commerce avec l'autorité d'un chef de gare. Appelant chacun par son prénom, connaissant toutes les histoires de familles des vieux habitants du bourg, il faisait partie de l'âme de Cramiac, ce village de deux mille habitants, sans compter les chats errants. Tous ceux qui s'y étaient installés,

parfois par hasard, en tombaient amoureux pour toujours. Attaché à ses traditions, fier de son histoire qui avait démarré au treizième siècle lorsqu'un noble d'Aquitaine, à l'époque de la présence anglaise, avait décidé d'en faire son fief, Cramiac, se confrontait à une modernité qui venait frapper aux portes de son abbaye. De nouveaux habitants, charmés par les vieilles pierres et l'authenticité de son bourg venaient y déposer leur malle. Ces citadins, les uns, jeunes actifs en charge de famille, les autres, retraités en quête d'air pur et de verdure, accouraient de Paris ou de Bordeaux, où les prix de l'immobilier s'étaient envolés au même rythme que la ligne à grande vitesse. Ces nouveaux venus aux mœurs plus urbaines modifiaient insensiblement l'ambiance familiale et d'entre soi que les anciens évoquaient avec nostalgie en jouant aux dominos sur la grande table en formica du bar des Sportifs.

-Tu vois mon René, Cramiac c'est plus ce que c'était. Avec tous ces citadins qui viennent construire des maisons, on va faire de notre village un quartier de Bordeaux.

-Et oui Roger, commentait le bistrotier avec son accent rocailleux, il faut arrêter de distribuer des permis de construire à tout va. Mais ça, avant que

le Bertonnou le comprenne, avait-il soupiré en regardant du côté de la mairie.

-C'est pas qu'on soit contre les parisiens et les bordelais mais les familles qui arrivent ne tiennent plus leurs gosses comme avant. Ça fait le cirque en centre bourg jusqu'à pas d'heure, ça roule à vélo sur les trottoirs, ça ne respecte plus les anciens comme nous et ça n'a même plus peur des gendarmes. Y a un drôle l'autre jour qui a répondu au brigadier-chef Bazadais "je vais te casser la gueule " ! Tu imagines de notre temps, répondre ça à un chef cruchot. On s'en serait pris une belle à la maison et on n'aurait pas recommencé.

-Eh ben oui mais c'est que maintenant t'as pas intérêt à les toucher les mômes, sinon tu te retrouves avec un procès au cul, avait conclu le client désabusé.

-Allez René, remets-nous un verre, ça va nous remonter le moral.

Il faut que Jérôme nous aide à virer Bertonnou en mars, y a que lui qui peut y arriver avait repris le client, accoudé au zinc, en sifflant son verre avec un bruit de bouche qui n'en finissait pas.

C'est Sandra qui avait achevé de ferrer le poisson en expliquant à son expert-comptable de mari

qu'il devait accepter ce défi et qu'elle serait très déçue s'il refusait.

-Mais enfin Sandra, je n'y connais rien, et franchement j'avais d'autres projets pour la retraite. Avec ma Harley...

-Et moi je te rappelle que ces gens comptent sur toi, tu n'as pas le droit de les décevoir. Et j'ai déjà prévenu toutes mes amies que tu allais être le prochain maire. Je te signale qu'elles sont ravies.

-Mais c'est un complot ma parole ! avait capitulé en soupirant un Jérôme Paradis, cerné de toutes parts.

Refuser quoique ce soit à Sandra était juste impossible pour cet homme entier au caractère bien trempé, qui avait mené ses affaires tambour battant, avec l'autorité de celui qui n'est pas habitué à ce qu'on lui résiste. Seule son épouse pouvait lui parler comme une mère parle à son fils, lorsque le tempérament du prospère expert-comptable débordait, telle une rivière de son lit.

C'est ainsi, que dès le surlendemain, le challenger, désigné volontaire, de Maurice Bertonnou pour la mairie de Cramiac, rencontrait ses futurs colistiers que son ami Hervé avait déjà débauchés depuis plusieurs semaines.

-Dis donc mon salaud, tu avais tout manigancé avec eux si je comprends bien.

-Je ne vois pas de quoi tu parles ? avait rigolé Hervé en entamant les présentations des membres de la liste, strictement paritaire, et qui allait partir à l'assaut de l'hôtel de ville.

-Il y a beaucoup de femmes non ? avait glissé discrètement Jérôme à l'oreille de son ami.

-T'es con ou quoi ? T'as pas entendu parler de la loi sur la parité dans les assemblées locales. Autant d'hommes que de femmes, c'est comme ça mon pote ! Alors les propos machistes sur les gonzesses et les blagues à deux balles sur les blondes, à partir d'aujourd'hui on oublie ! D'accord ?

-ça va ! Si on peut plus rigoler ! Ça va être d'un chiant cette campagne !

Dis donc Hervé, je te préviens, si par malheur je suis élu, j'exige que tu sois mon premier adjoint. Ça t'apprendra à comploter dans mon dos vieux grigou !

-Jérôme regarde-moi bien espèce de mule ! Est-ce que j'ai une tête à laisser tomber les potes quand ils ont besoin de moi ? Je te signale qu'une bonne partie du village compte sur toi. Alors cette mairie, on va y entrer ensemble, t'as compris ? Et le

Bertonnou on va le sortir par la fenêtre des chiottes.

-Ah c'est élégant ! Et au fait Hervé pourquoi ce ne serait pas toi la tête de liste ?

-Parce que c'est toi le meilleur. Tu sais parler aux gens, tu as une grande gueule, et tu vendrais une paire de Nike à un cul de jatte !

Rappelle-toi cette réunion publique où cet âne de Bertonnou avait voulu vendre au village son idée géniale de faire un parking surélevé et payant derrière la rue du Général de Gaulle pour désencombrer le cœur de la bastide.

-Oui et alors ?

-Et alors tu as été le seul à lui tenir la dragée haute et à lui démontrer que le projet ne tenait pas financièrement sauf à pratiquer des tarifs prohibitifs pour les usagers. Même que le Bertonnou en a perdu tous ses moyens et qu'il est sorti de la salle des fêtes, furibard. Et on n'a plus jamais entendu parler de son parking !

-Ah oui je me souviens ! répliqua Jérôme visiblement ravi au souvenir de cette réunion où il avait déstabilisé l'édile, un grand gaillard au crâne dégarni, sourcils broussailleux, regard de fouine, taillé comme une armoire normande. Il promenait dans les couloirs de la mairie, sa grande carcasse

d'un mètre quatre-vingt dix qui en imposait lorsqu'il frôlait sans un regard les deux employées de l'état civil.

Ancien boxeur, Maurice Bertonnou avait gardé de cette époque un gout avoué pour la castagne. Il avait connu son heure de gloire, en remportant les championnats d'Aquitaine.

Lors de la campagne pour sa première élection, il avait été à deux doigts d'en venir aux mains sur le parvis de la mairie, avec son concurrent, un vieux communiste mal repenté qu'il avait expédié au tapis dès le premier tour de scrutin.

Selon la rumeur cramiacaise, dont l'écho pouvait franchir la Garonne, un soir où quelques garnements faisaient pétarader leurs mobylettes au pot d'échappement trafiqué, il avait ramené la paix publique en distribuant généreusement quelques paires de claques qui avaient fait voler les casques et saigner quelques nez. Les garnements s'étaient envolés comme des moineaux, se gardant bien de raconter leur mésaventure à leurs parents.

-Et oui, et depuis cette réunion, il se dit dans tout le village que le seul à pouvoir battre Bertonnou c'est ta pomme avait renchéri Hervé. Ça t'apprendra à la ramener dans les réunions.

-Enfoiré de breton t'as réponse à tout, grogna Jérôme en prenant son ami par les épaules.

Allez viens, on va aller s'en jeter un chez René, avec toutes ces conneries, j'ai besoin d'un remontrant !

Lorsqu'il rencontre en cette froide soirée de janvier celles et ceux qui ont décidé sans son accord qu'il serait leur champion, il saisit instinctivement qu'il n'a pas le droit de les décevoir.

-Et merde ! Mais dans quoi je me suis encore embarqué!

Chapitre 2 Cramiac mon amour!

Hervé avait bien travaillé. La liste qu'il avait constituée pour accompagner Jérôme semblait solide et bien équilibrée. Il avait réussi à enrôler dans l'aventure plusieurs transfuges du conseil municipal, lassés de subir quotidiennement l'autoritarisme du maire sortant, le controversé Maurice Bertonnou.

-Monsieur Paradis, on n'en peut plus de le supporter, on compte vraiment sur vous.

-M'ouais avait grommelé l'infortuné candidat, qui mesurait chaque jour le poids du fardeau que son breton de compère, ennemi de la paperasse et de l'URSSAF lui avait mis sur les épaules.

Edmée, une professeure des écoles à l'âge indéfini, s'était immédiatement proposée pour écrire les tracts et la propagande de campagne. Elle nourrissait une dent, aux allures de croc bien aiguisé, contre Bertonnou, depuis que celui-ci lui avait refusé un permis de construire sur le terrain mitoyen de sa petite maison. Elle rêvait de l'offrir à sa nièce Adélie qui vivait à Libourne, où elle travaillait comme secrétaire dans un cabinet d'avocats. Mine austère et chignon sagement tenu par deux grosses aiguilles, on ne lui connaissait ni

mari ni enfants. Elle aimait comme sa fille, la cadette de sa sœur, une bourgeoise de la ville mariée à un général deux étoiles, et qui ne prenait jamais de ses nouvelles. En permettant à sa petite Adélie de construire une maisonnette sur ce lopin de six cent mètres carrés, Edmée aurait eu le bonheur d'avoir sa nièce auprès d'elle pour égayer ses dimanches.

Elle était sortie en larmes du bureau de la secrétaire de mairie qu'on disait proche du maire. Bertonnou l'avait courageusement missionnée pour annoncer le refus de permis à l'infortunée professeure des écoles. Elle avait pourtant démarré le mandat en qualité de conseillère municipale de la majorité, avant de prendre ses distances devant l'impopularité croissante du premier des Cramiacais.

- ça lui apprendra à cette gourde à me critiquer dans mon dos, avait grincé avec un mauvais sourire l'ancien boxeur, qui s'était mis à dos ses meilleurs soutiens de début de mandat.

Hervé avait débauché également la pétulante Marie Dominique, qui du haut de sa petite voix chantante, professait une foi dans l'écologie et le mode de vie vegan digne de l'engagement d'une carmélite. Volontiers raisonneuse et toujours prompte à

faire la leçon à ses colistiers, y compris à Hervé le Quellec, à qui elle reprochait de rouler encore en Peugeot diesel, elle était la caution écolo de cette liste un peu hétéroclite. Le principal point commun de tous ces enrôlés était le désir d'en découdre avec le grincheux Bertonnou. Ce dernier n'en avait cure, sur que sa réélection ne serait qu'une formalité.

-Le Jérôme Paradis je vais l'envoyer en enfer d'un crochet du droit, avait-il ricané en conseil municipal, content de son bon mot. Sa saillie avait, comme à l'accoutumée provoqué des rires gênés autour de la longue table en bois de chêne qui avait vu défiler des générations d'édiles Cramiacais.

Il fallait maintenant s'atteler à bâtir un programme, organiser des réunions publiques, créer une page sur les réseaux sociaux, prévoir le financement de la campagne, toutes choses qu'Hervé le Quellec avait prises en main avec un professionnalisme qui en imposait au reste des colistiers et impressionnait le premier de liste, promis au fauteuil de maire.

-Ma parole mais t'as fait ça toute ta vie Hervé !

-Il y a trente ans j'ai donné un coup de main à un vieil ami dans le Finistère qui partait comme toi à la conquête de la mairie.

-Et ? avait questionné Jérôme, un voile d'inquiétude dans la voix.

-Eh ben il est entré à l'hôtel de ville pardi ! Est-ce que j'ai une tête à supporter des losers ? avait-il rétorqué à un Jérôme Paradis mi inquiet mi rassuré.

Pour la partie tranquillité publique du programme du candidat, Hervé proposa à Jérôme de confier ce chapitre à un ancien officier de gendarmerie fraîchement retraité. Robert Lachaux avait fini sa carrière comme chef de la compagnie dont dépendait Cramiac l'Eglise, après avoir bourlingué de caserne en caserne, toutes plus miteuses les unes que les autres, disait-il. Installé depuis peu avec son épouse au bourg, il ne cessait de vitupérer contre, disait-il, ces petits cons qui font des rodéos de mobylettes et de voitures jusqu'à pas d'heure au milieu du bourg et dans les rues étroites, encadrées d'immeubles voutés.

-Surveille ton vocabulaire, avait grondé son épouse, une femme entre deux âges, affublée de fines lunettes aux verres teintés, et qui morigénait

régulièrement son gendarme de mari pour son vocabulaire de caserne.

-Votre mari a raison lui avait dit Jérôme. La petite délinquance et les incivilités commencent à se développer dans nos villages autrefois bien tranquilles et c'est lié à l'arrivée d'une nouvelle population et notamment de jeunes moins respectueux des aînés que la génération d'avant.

-Vous avez raison M'sieur Jérôme, avait approuvé l'épouse du gendarme. Vous vous rendez compte que cette brave Madame Bentejeac, la boulangère du bourg, s'est fait insulter par deux petits voyous à qui elle demandait d'arrêter de boire et de brailler devant son commerce. Non mais on croit rêver. Le pire c'est qu'on les connaît ces petites racailles, mais la gendarmerie ne fait rien alors...

-Tais-toi Betty avait grondé son mari, tu parles sans savoir. La gendarmerie elle fait son boulot, c'est la justice qui les relâche systématiquement après. Je vous raconte le dernier cas que j'ai eu à traiter juste avant de quitter l'arme. J'ai mis en garde à vue un de ces petits salopards qui en était à son troisième vol de voiture. Deux heures après, il était chez lui sur décision du procureur, à narquer le fils de la voisine dont il a crevé les pneus dès le lendemain ! Evidemment, pas de preuve,

donc la plainte a été classée sans suite. Et des comme ça j'en ai plein à vous raconter. Je pourrais en faire un livre.

-On marche sur la tête avait soupiré Jérôme. Robert je compte sur vous pour me proposer un programme contre les incivilités. Moi j'y connais pas grand-chose. Et ne me proposez pas le rétablissement de la peine du mort à Cramiac, il paraît que les maires n'en ont pas le pouvoir avait-il plaisanté.

-Et c'est bien dommage avait répliqué l'officier sans qu'on sache bien s'il s'agissait d'une boutade.

A Cramiac comme ailleurs, le monde rural, comme disent les citadins instruits, découvrait les effets délétères de la contagion urbaine qui venait bouleverser des modes de vie basés sur la solidarité de voisinage, la bienveillance pour les aînés et le respect du bien d'autrui. Sans être hostiles aux nouveaux venus, dont certains, tel Hervé le Quellec, s'intégraient fort bien au village, les vieux Cramiacais se désolaient que certains de ces nouveaux venus ne respectent pas un certain art de vivre et klaxonnent sans retenue lorsqu'un vieux villageois ne démarrait pas assez vite au carrefour de la rue de l'Abbaye, au volant de sa vieille Citroën.

-S'ils sont si pressés, z'ont qu'à rester à Paris avait commenté le gros René en ouvrant une bouteille de Graves, du nom de l'un des célèbres vignobles de l'Entre Deux Mers. Ici on prend le temps de vivre et on accueille volontiers ceux qui viennent si c'est pour vivre comme nous.

Mon nouveau voisin, un gars qui vient de Paris, passe son temps à se plaindre du tracteur de Georges qui travaille son champ tous les matins. Sa bourgeoise peut pas faire sa grasse matinée qu'il m'a dit ! J'ai demandé si à Paris, il allait se plaindre à la mairie du bruit des bagnoles. Non mais je rêve !

Preuve toutefois de la gentillesse et de la générosité des habitants du village, une famille de réfugiés syriens avait été accueillie et logée pour une bouchée de pain dans une ancienne ferme inoccupée mais encore habitable à la sortie du bourg, au croisement avec la route départementale, juste avant le super U. Personne n'avait trouvé à y redire. La mère de famille, une femme dont le regard triste trahissait le poids des malheurs qu'elle avait subis dans son pays ravagé par la guerre, avait été embauchée à mi-temps à la cantine de l'école. Elle préparait une fois par semaine des

plats de sa région qui régalaient les papilles des futurs électeurs de Cramiac.

-Et en plus elle utilise des produits bio, avait commenté ravie, la directrice de l'école.

Le maire avait accepté cette embauche de mauvaise grâce et s'était décidé à signer le contrat après avoir reçu un coup de pression du sous-préfet qui avait insisté pour que la mairie fasse un effort.

-Monsieur le Maire, ce n'est qu'une famille que je vous envoie, ne vous inquiétez pas on ne va pas faire un Calais à Cramiac.

-Encore du boulot et une maison qu'on ne donnera pas à un français avait-il grogné avant de s'exécuter. Pauvre France !

Les deux jeunes enfants avaient été scolarisés à l'école du village et faisaient l'objet de toutes les attentions des enseignants et de leurs petits camarades, intrigués par le destin hors du commun de cette famille revenue tout droit de l'enfer.

Au bar des Sportifs, l'arrivée de ces étrangers venant d'un pays en guerre n'avait guère suscité d'émotion, si ce n'est le souhait que Cramiac ne devienne pas une cité pour migrants.

-Si c'est juste une famille ça va, faut bien être un peu solidaire avait commenté un fidèle du comp-

toir, le coude appuyé sur le zinc brillant du gros René. Et puis eux au moins, ils sont discrets, ils viennent pas nous demander d'empêcher les cloches de l'abbaye de sonner le dimanche matin parce que y en a qui font grasse mat alors qu'ils bossent pas !

-Pauvres gens, on voit qu'ils ont souffert avait commenté René en faisant un signe de la main pour inviter le chef de famille qui passait devant le bar, à venir partager un verre. Timide et maniant un français approximatif, l'homme avait été un petit commerçant, vivant de la vente de tissus dans la région de Raqqa avant de fuir les bombes qui avaient tapissé la ville d'un manteau de mort et de désolation. Il avait gentiment décliné l'invitation et remercié le truculent taulier de Cramiac d'un hochement de tête.

-Parait que c'est la guerre là-bas non ? avait questionné Martin, le retraité de la Poste, en levant la tête de sa partie de dominos.

-C'est le bordel partout dans le monde mon pauvre Martin avait rétorqué René en rajustant sa casquette jaune canari. C'est là qu'on voit qu'on n'est pas si mal en France malgré les impôts, le prix de l'essence, le covid et le reste avait-il

conclu en astiquant son comptoir avec l'ardeur d'une lavandière.

La campagne électorale commençait en douceur à quelques mois d'une échéance qui intéressait surtout les ennemis de Bertonnou. Le reste des Cramiacais vaquait à un quotidien fait de migrations bordelaises pour les jeunes actifs, de jardinage pour les retraités, de courses au Super U ou à l'épicerie pour les mères au foyer, de chemins d'école pour les culottes courtes.

Une première distribution de tracts fut organisée par les colistiers de Jérôme Paradis, le jour du marché. C'était, chaque samedi matin, l'événement le plus important de la semaine et il attirait les chalands de tout le canton. Seul le marché du mercredi matin de Créon, dans le canton voisin pouvait rivaliser avec celui de Cramiac qui était aussi couru que les matchs de rugby du dimanche.

Malgré le froid vif qui traversait les doudounes comme des aiguilles, et le vent qui plaquait les pantalons de velours contre les cuisses, Marie-Dominique, Edmée, le capitaine Lachaux et les autres colistiers, emmitouflés jusqu'au nez, héraient gentiment les visiteurs pour leur tendre un tract, édité en couleurs, grâce à la complicité de

l'imprimeur installé sur la zone artisanale, à la sortie de la ville.

-Ne dites pas à Bertonnou que j'ai imprimé votre tract, sinon je perdrai toutes les commandes de la mairie, avait imploré Denis, le jeune imprimeur qui avait ouvert son petit commerce un an plus tôt.

-Ne vous inquiétez pas avait rassuré Edmée, ce mal embouché n'en saura rien.

Las, il ne fallut pas longtemps au redoutable Bertonnou pour deviner d'où venait cette déclaration de guerre. Imprimée recto verso, il en reconnut immédiatement le graphisme et le grain du papier recyclé, une exigence sur laquelle Marie-Dominique, l'écolo de la bande s'était montrée intraitable.

Dès le lendemain, le traître fut convoqué à l'hôtel de ville et sommé de s'expliquer sur cette félonie, qui, en temps de guerre vous aurait valu le peloton avait tonné Bertonnou.

-Quand je pense que la mairie vous fait travailler depuis que vous êtes installé. Sans moi, vous seriez au chômage ! Pour les travaux d'impression du futur des Nouvelles de Cramiac, c'était la gazette communale rédigée par Bertonnou lui-même, vous pouvez toujours vous broser. Je fe-

rai travailler l'imprimeur du Super U, ça vous apprendra la loyauté. Vous pouvez disposer jeune homme !

Et c'est ainsi que la liste de Jérôme Paradis, hâtivement baptisée "à Cramiac, conjugurons l'avenir au futur", sur proposition de Marie-Dominique, récupéra une nouvelle recrue en la personne de Denis. Le jeune créateur d'entreprise, une fois passé à l'ennemi, offrit aussitôt ses talents de graphiste et de geek hyper connecté au service de la conspiration anti Bertonnou.

De ces manœuvres obliques, ralliements secrets et stratégies souterraines, les Cramiacais n'avaient cure. En cette mi-janvier où on se remet doucement des fêtes, les préoccupations étaient plutôt à soigner foie et vésicule, mis à rude épreuve par les repas de famille, et à regarnir portefeuilles et comptes en banque allégés par les réveillons et les cadeaux, en espérant l'arrivée rapide du printemps.

Le temps maussade fait d'alternance de pluies et de coups de vents qui balayaient la campagne de son souffle glacé, était à l'image du moral des Cramiacais.

-Ne t'inquiète pas Jérôme, la campagne n'a pas encore démarré, les gens commenceront à s'inté-

resser vraiment aux élections vers la mi-février, avait diagnostiqué sur un ton d'expert, Hervé le Quellec. L'intraitable breton qui avait circonscrit son vieux complice avec l'aide de l'influente Sandra, supervisait la campagne électorale avec l'autorité d'un duc d'Aquitaine partant à l'assaut de quelque forteresse dressée sur les contreforts d'une colline.

Pour Marie-Dominique, les questions de biodiversité, de condition animale, et de traitement sélectif des déchets n'avaient pas de secret. Elle avait fourni au candidat un programme écologique à faire rougir le plus intégriste des verts.

-Interdire la voiture en centre-ville sauf aux véhicules électriques ! Mais enfin Mari-Do, vous n'y pensez pas avait lâché Jérôme, effaré à la lecture de l'épais document dont la rédaction en petit format et feuillets serrés avait tiré les traits et rougi de fatigue les yeux de l'intrépide écologiste.

-Si on interdit les voitures, on va tuer les commerces de centre-ville ! avait plaidé Jérôme qui découvrait la complexité d'imaginer un futur pour un village dont la véritable aspiration était toute autre. La seule ambition de Cramiac et de ses ouailles, était de préserver une qualité de vie, malmenée par les voitures, les ronds-points et les

lotissements poussant comme des champignons sur les derniers terrains à bâtir autour de la vieille bastide médiévale. En guise de programme électoral, le seul qui avait des chances d'être adopté au premier tour de scrutin, était d'arrêter les horloges pour retenir à toute force, un passé dont la nostalgie se fredonnait sur la mélodie mélancolique du "on était mieux avant."

Le clocher de l'abbaye de Cramiac dominait, du haut de la colline, une bastide dont les épaisses pierres de taille, qui portaient les vieilles demeures historiques du bourg étaient les derniers témoins d'un passé d'autant plus idéalisé qu'il s'évanouissait derrière la ligne d'horizon du temps qui passe. Le paisible village se souvenait de l'époque du tortillard qui passait à quelques kilomètres du bourg et dont les rails avaient été remplacés par une piste cyclable. Il maudissait cette fichue LGV qui déversait dans les campagnes, chaque week end, en deux heures et huit minutes son lot de parisiens stressés.

Le vieux monde de René, fait de belote, de parties de dominos et de verres de Sauvignon, enfilés sur le zinc aussi brillant qu'un sou neuf, s'éteignait en douceur. A sa place naissait un nouvel univers où il était question de mobilités douces, de pro-

grammes de logements sociaux, de plans locaux d'urbanisme, de lignes de transport interurbain et interopérables. Toutes ces effrayantes nouveautés étaient enrubannées d'un vocabulaire abscons mais qui se voulait rassurant. Le totem de cette nov langue imposée par des technocrates de ministères au teint blafard, se nommait développement durable, auquel il pouvait être de bon ton d'ajouter inclusif. Ce mot magique était le via-tique obligé que tout candidat digne de ce nom devait mentionner dès le premier chapitre des promesses électorales. Assignée au rôle de poumon vert de la métropole bordelaise, et forcée d'accueillir une population chassée par l'enfer urbain et les prix de l'immobilier à la hausse, l'identité de Cramiac se fanait lentement, comme une fleur des champs. A sa place, naissait un embryon de ville, faite de lotissements sans style alignés comme des lego, desservis par des ronds-points, fleuris à la va vite, et des tourne à gauche peints à même le bitume. Le bourg de René, cerné, tel le village gaulois par les envahisseurs, perdait son âme, comme une source de montagne qui se tarit tout doucement. Le carillon dominical des cloches de la vieille abbaye allait bientôt s'évanouir sous le vacarme des klaxons et des bulldozers.

Telles étaient les pensées qui animaient Jérôme dont l'esprit avait pris congé quelques instants de la discussion animée qui opposait les partisans et les adversaires de la circulation motorisée dans le bourg. Insensiblement, il commençait de regarder son village avec l'œil de celui qui pourrait quelques semaines plus tard en administrer les destinées, si le sort des urnes lui était favorable.

La discussion avait repris de plus belle sur le programme du candidat.

- Jérôme a raison, avait renchéri Edmée, dont tout le monde avait deviné la stratégie, approuver systématiquement les positions du chef, dans le secret espoir d'être promue première adjointe du futur maire de Cramiac. Et après, à elle la revanche sur cet emplumé de Bertonnou dont elle se ferait un plaisir de bloquer le permis de construire de sa future demeure. Il avait, en marge d'un conseil municipal vanté les formes avantageuses de sa future "ça m'suffit" et espérait bien en faire signer le permis d'édifier, par quelque adjoint complaisant avant la fin de la mandature.

-Quelle fayotte avait persiflé Béatrice, une des colistières dont les opinions bien à gauche penchaient nettement en faveur des positions audacieuses de l'intrépide Marie-Dominique. La mili-

tante vegan, qui annonçait la prochaine fin du monde à chaque réunion de campagne, avait enchaîné sur la défense de son programme. La championne des circuits courts plaidait pour que les écoliers de l'école Georges Brassens, installée juste derrière le terrain de rugby à la pelouse aussi clairsemée que la chevelure d'un vieux Cramia-cais, ne mangent que du bio à l'heure de la cantine.

-D'accord c'est bien beau le bio, mais ça coûte cher et pour ça il va falloir augmenter les tarifs de la cantine avait observé Hervé le Quellec. Et dans une région à dominante viticole, nous n'avons pas à proximité les productions maraichères pour nous approvisionner avait-il répliqué à une Marie-Dominique que la critique de ses propositions avait mise au bord des larmes.

-P'tite nature va ! avait cinglé un colistier qui passait son temps à critiquer, sans jamais rien proposer, surtout lorsque l'idée en discussion émanait de la gent féminine.

-Allons on se calme ! avait tempéré Jérôme, et vous Marie-Do, n'en faites pas un drame, vous avez beaucoup d'idées et c'est très bien. Nous allons étudier tout cela attentivement.

Je t'avais dit qu'on aurait des histoires avec toutes ces bonnes femmes avait-il glissé à l'oreille de son fidèle adjoint qui tentait tant bien que mal d'ordonner une discussion sur les mérites du bio, qui faisait monter l'huile et menaçait de tourner vinaigre.

-Bon, écoutez avait repris Jérôme, revenons à la circulation en centre-ville, on parlera du bio après. Je pense qu'il y a du bon dans les propositions de Marie-Dominique. Elle a raison de soulever la question de la circulation qui devient compliquée à gérer dans le cœur de bastide. Alors...

-Et pourquoi on ne ferait pas une zone de rencontre ? avait interrompu une Marie-Dominique qui s'était rapidement ressaisie, après avoir furtivement essuyé une larme qui perlait au bord de sa paupière.

-Une quoi ?

-Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une zone de rencontre Jérôme ?

-Euuh...

-Et bien c'est une zone où peuvent cohabiter voitures, vélos et piétons mais ce sont d'abord les piétons qui ont la priorité, puis les cyclistes et enfin les voitures qui ne doivent pas dépasser les 20 km heure. Bien-sûr, il faut faire une signalisation

au sol pour prévenir les usagers. Tout ça ne coûte que quelques pots de peinture et deux ou trois panneaux d'information. Ce serait très bien adapté à la configuration du bourg en forme de bastide et dont les rues étroites ne peuvent pas être élargies. C'est ça la solution ! J'ai piqué l'idée à la mairie de Créon, ils ont le même problème avec leur bastide.

Tous les colistiers attendaient le verdict de la tête de liste. Après une longue inspiration, l'aspirant à la mairie approuva la proposition qui avait le mérite, d'être bien moins radicale que l'interdiction des véhicules, peu coûteuse, et présentait surtout l'avantage de redonner le sourire et des couleurs aux joues de l'ardente Marie-Dominique. Celle-ci se voyait déjà future adjointe à l'environnement, à la préservation de la biodiversité, et au développement des mobilités alternatives, sociales et inclusives. Elle avait déjà repéré le format de carte de visite qui contiendrait ce titre en entier. La militante de l'agriculture sans pesticides engrangea cette victoire avec un large sourire. Puis, poussant son avantage, elle ajusta ses fines lunettes à monture rouge et enchaîna sans respirer sur une autre proposition tout aussi révolutionnaire.

Mais cette fois, le chef de bande se montra hermétique à la proposition décoiffante de la militante écolo d'interdire totalement la viande à la cantine de l'école élémentaire au nom de la défense de la condition animale.

-Les enfants comme les adultes d'ailleurs, peuvent très bien se passer de viande avait-elle tenté, ce qui provoqua aussitôt un brouhaha dans le salon de Gérard, le colistier qui accueillait tous les vendredis soir les réunions de campagne.

Habitué à engloutir chaque dimanche une côte de bœuf épaisse comme la cuisse d'un haltérophile, préparée avec amour par Sandra avec des pommes persillées et un lit d'échalotes, Jérôme ne pouvait accepter pareille proposition. Celle-ci avait les allures d'un sacrilège, pire qu'un crachat sur la sainte bible. Il fut immédiatement soutenu par tous les viandards mâles, et ils étaient légion, dans l'équipe de candidats. Maurice, représentant respecté des chasseurs, positionné en fin de liste mais qui, en fine gâchette, savait donner de la voix et brandir l'escopette en cas de péril, protesta avec véhémence contre cette provocation d'écolo intégriste. Un autre estima que cette foutue zone de rencontre était une concession largement suffisante à l'électorat vert, qui, de toute façon en de-

mandera toujours plus, avait renchéri le capitaine Lachaux. L'ancien militaire piaffait en attendant de présenter son ambitieux plan de lutte contre les incivilités et la petite délinquance en centre bourg.

Marie-Dominique accepta temporairement de battre en retraite, promettant toutefois qu'à la prochaine réunion elle reviendrait avec des vidéos tournées clandestinement, sur les génocides commis tous les jours dans les abattoirs du grand sud-ouest.

- ça vous ouvrira peut-être les yeux avait-elle lancé au représentant des chasseurs, s'attirant un haussement d'épaules en guise de réponse.

Ses colistières prirent instinctivement la défense de leur consœur. La passionaria des animaux d'élevage faisait face, mains sur les hanches et menton relevé à l'opposition goguenarde des mâles à moustache et à pull rayé. Mais les rudes conditions de vie des canards d'élevage, n'auraient pour rien au monde, coupé l'appétit à ces amateurs de cuissots dodus et de foie gras frais.

- Quelle casse couille cette écolo ! Merci la loi sur la parité hommes femmes ! avait grogné le chasseur en gigotant sur sa chaise. L'appréciation, par chance pour la sérénité déjà altérée des dé-

bats, ne parvint pas jusqu'aux oreilles de la championne de la biodiversité et de l'agriculture raisonnée.

Jérôme observait tout ce petit monde avec un sentiment mêlé d'amusement et de tendresse. Un concentré de France, pensa t'il en croisant les mains. Edmée, la professeure des écoles, célibataire endurcie, qui rédigeait les tracts de campagne avec application, avait grandi dans la région dont elle connaissait les moindres coteaux et corps de fermes. Elle était viscéralement attachée à son coin d'Entre-deux-Mers, bientôt à l'étroit entre Dordogne et Garonne. Elle avait grandi dans les odeurs de foin coupé, les couleurs vert pomme des coteaux et les paysages de vignes, alignées bien droit comme à la parade, devant les imposants châteaux viticoles aux appellations prestigieuses. Elle parlait avec émotion de son père, ouvrier agricole chez un grand viticulteur de Saint Emilion. Le vieil homme au dos cassé par le labeur avait consumé ses poumons avec les produits phyto sanitaires qu'il inhalait du matin au soir en les étendant avec le geste lent d'un semeur. Il avait juste fini de rembourser l'emprunt de la ferme familiale qu'il avait fait retaper avec l'aide de Fernand, l'oncle

d'Edmée, avant de rendre un dernier soupir au parfum d'insecticide. Sa fille s'était battue avec la caisse de sécurité sociale pour faire reconnaître l'affection de son père en maladie professionnelle, s'épuisant en longs courriers explicatifs accompagnés de tonnes de certificats médicaux. Mais l'administration pour qui le père d'Edmée n'était qu'un matricule de onze chiffres s'était montrée intraitable. Son père qu'un fil tenu retenait encore à la vie avait pris la chose avec philosophie.

-Laisse tomber ma fille, les bureaux gagnent toujours, ils attendent ma mort tranquillement pour classer le dossier.

La France du père d'Edmée était celle qui ne gagne jamais contre l'administration, car elle n'en maîtrise ni les codes ni le langage abscons fait de patronymes, de droits ouverts qui se referment sans préavis, et d'imprimés Cerfa qui transforment les citoyens en assujettis.

Le capitaine de gendarmerie Robert Lachaux, Bébert pour ses anciens camarades de caserne, vingt-deux ans de bons et loyaux services, représentait la République attachée à l'ordre et à la discipline. Sa France, était mise à mal par ces petits salopards que leurs parents laissent tout faire,

pestait-il devant sa femme en bourrant sa pipe de bruyère qu'il remplissait d'un tabac aux senteurs de cuir rance. Instruit et curieux de tout, il n'était pas franchement hostile aux évolutions du monde moderne car il avait sillonné l'hexagone avant de ranger son uniforme dans la penderie de sa maison en pierre de taille à la sortie de Cramiac, juste derrière le centre social de la CAF. Il comprenait et partageait la nostalgie des anciens du village, lui qui avait pourtant grandi en banlieue parisienne. Sa France n'était ni urbaine ni rurale, elle était celle où la loi est respectée, où les citoyens traversent dans les passages cloutés, et s'adressent aux gendarmes en disant Monsieur l'agent. Mais cette France là était en danger, expliquait-il régulièrement à Jérôme Paradis qui répondait d'un lent hochement de tête approbateur.

Marie-Dominique, la guerrière écolo vegan incarnait ce nouveau monde qui promettait d'être moins productiviste, plus économe en ressources, et respectueux d'une nature parfois déifiée par ses nouveaux défenseurs. Marie-Do comme l'appelait affectueusement Jérôme, avait décroché à l'université de Lyon un doctorat en droit de l'environnement. Elle maîtrisait à merveille les codes et le vocabulaire écolo fait de mots savants et compo-